

LE JOURNAL DU PRINCE PAUL ESTERHÁZY SUR SON SÉJOUR EN FRANCE EN 1814

Le prince Paul ESTERHÁZY (1786-1866), issu d'une des plus grandes familles de l'aristocratie hongroise, le futur Ambassadeur d'Autriche à Londres, ministre des Affaires étrangères dans le premier Ministère constitutionnel hongrois (1848), présidé par le Comte Lajos BATTYÁNY, débuta dans la carrière diplomatique à l'âge de vingt ans. Il voyageait en Suisse quand NAPOLÉON entreprit sa campagne d'Autriche de 1805. Comme il se hâtait de rentrer dans son pays, où il voulait s'engager, les victoires françaises mirent fin à la lutte. Tout imbu des principes de la littérature antirévolutionnaire dont l'Angleterre était le foyer, le jeune aristocrate hongrois voyait dans la lutte contre Napoléon le salut de la civilisation européenne, et comprenant que, de longtemps, on ne pourrait songer à la guerre, ce fut comme diplomate qu'il voulut prendre part à cette lutte. Il fut nommé en 1806 à l'Ambassade d'Autriche de Londres, d'où il passa à celle de Paris après la rupture diplomatique austro-anglaise survenue au commencement de l'année 1808. L'ambassadeur d'Autriche à Paris était alors METTERNICH, avec qui Esterházy se lia intimement. L'année suivante, ils rentraient tous deux en Autriche comme prisonniers des Français, puis, mis en liberté après Wagram, ils prirent part ensemble aux longues et vaines négociations de Magyaróvár. Metternich était déjà ministre des Affaires étrangères, et dans sa politique pacifique, à la fois tenace et circonspecte, il avait à ses côtés son jeune ami hongrois, à qui revint aussi un rôle prééminent dans les fêtes données à l'occasion du mariage de Marie-Louise. Nommé ambassadeur à Dresde en 1810, Esterházy eut l'occasion d'assister directement à la fameuse entrevue

princièrre de 1812, avant le départ de Napoléon pour la Russie. A cette époque il n'approuvait déjà plus sans réserve l'excessive circonspection de Metternich. D'autant moins que sa mère comptait, dans la société aristocratique de Vienne, au nombre des adversaires du ministre et qu'elle était l'amie la plus intime de l'impératrice Maria-Ludovique, l'ennemie jurée de Napoléon. Après la catastrophe de Russie, Metternich, lui aussi, se mit à travailler secrètement contre le conquérant, et ce fut Esterházy qui réussit à percer une brèche dans les rangs de ses alliés allemands. Il amena le roi de Saxe à conclure une alliance avec l'Autriche, qui jouait le rôle de médiatrice armée, et même à se rendre avec sa cour en territoire autrichien, à Prague, malgré les injonctions menaçantes de Napoléon. Mais après les premières victoires françaises de 1813, le roi de Saxe prit peur : il rompit l'alliance avec l'Autriche et se rallia à Napoléon en toute hâte. Dorénavant, Esterházy reste toujours aux côtés de Metternich ; il travaille à la formation de l'alliance européenne contre Napoléon, à la défection des Bava-rois, qui se rangent du côté des Alliés. Il n'avait alors que vingt-sept ans, mais était évidemment le plus intime des collaborateurs de Metternich, qui lui confiait souvent les missions particulièrement délicates. Pendant l'automne de 1813, Esterházy, rappelé par des affaires de famille, quitta Vienne pour quelques semaines ; lorsqu'il rejoignit le quartier général des Alliés, la bataille de Leipzig avait déjà anéanti la Grande Armée, et les Alliés étaient sur les bords du Rhin.

C'est à partir de ce moment que nous sont restées les notes formant le journal du prince Esterházy et qui vont jusqu'à la fin de la grande guerre, jusqu'à la chute de Napoléon ¹. Ce ne sont, malheureusement, que des notes très succinctes, mais elles ne le cèdent pas en valeur aux journaux tenus par les diplomates alliés et qui nous sont demeurés sur cette époque. Ce qui donne à ces notes leur véritable poids, c'est qu'Esterházy se trouvait constamment au quartier général

1. Ce journal fait partie des Archives des princes Esterházy. Le prince Paul Esterházy a bien voulu en autoriser la publication.

de la politique des alliés et jouissait de l'entière confiance de Metternich, qui y jouait le rôle dominant. L'histoire diplomatique de ces quelques mois a été traitée par August FOURNIER dans son ouvrage sur les pourparlers de paix de Châtillon¹. Il y publie les journaux de HARDENBERG, le chancelier de Prusse, et de FLORET, diplomate autrichien attaché à Stadion, mais ces journaux, n'étant eux-mêmes que de courtes notes, peuvent être utilement complétés par celui d'Esterházy.

Le trait le plus frappant dans ce journal, c'est que les péripéties de la lutte contre Napoléon passent pour ainsi dire à l'arrière-plan, après le récit des querelles intestines entre les Alliés. On voit là se dégager de plus en plus nettement une des tendances de la politique autrichienne : celle de sauver le gendre de l'empereur François. Metternich représentait cette tendance avec tant de conséquence et tant d'énergie que, si la dynastie napoléonienne ne put se maintenir, on n'en doit accuser que la témérité de Napoléon lui-même. Nous dirons plus : ce fut peut-être la politique pacifiste de Metternich qui causa la perte de l'empereur. Celui-ci était informé des efforts autrichiens, il était informé des querelles qui divisaient les Alliés, et c'est pourquoi il ne voulait pas croire que sa puissance pût être définitivement anéantie. Il est hors de doute que la politique de Metternich s'inspirait également de considérations plus personnelles que ne semble l'indiquer le nouvel ouvrage de M. SRBIK², suivant lequel Metternich ne voulait pas laisser les choses aller trop loin, de peur que, par la défaite complète de la France, l'équilibre européen ne se trouvât renversé de nouveau, et que le rôle de Napoléon ne fût repris par une autre puissance. Car les Alliés s'accordaient tous sur ce point qu'il fallait laisser intacte l'ancienne puissance française, telle qu'elle était au temps des rois. C'était donc à Marie-Louise que songeait Metternich en voulant sauver Napoléon, plutôt qu'à la politique de l'équilibre européen. N'avait-il pas, jusque là, proclamé sans cesse qu'avec Napoléon il était impos-

1. August Fournier, *Der Kongress von Châtillon*. Wien, 1900.

2. Heinrich Ritter v. Srbik, *Metternich. Der Staatsmann und der Mensch*. München, 1925.

sible de vivre en paix, que son pouvoir était un pouvoir destructeur, et qui s'anéantirait de soi-même ? Et le voilà maintenant qui lutte contre ses propres alliés et qui met tout en œuvre pour maintenir, dans son système d'équilibre, ce « pouvoir destructeur ».

Il s'en suivit entre le tzar et Metternich un différend empreint d'une véritable haine. Le tzar aurait voulu marcher tout droit sur Paris pour détrôner Napoléon ; Metternich aurait voulu traîner les choses en longueur, afin de pouvoir amener Napoléon à conclure lui-même la paix et à consentir aux sacrifices nécessaires.

Tous deux — le tzar aussi bien que Metternich — intrigèrent avec acharnement, rusant à l'envi, et derrière le dos l'un de l'autre. Plusieurs fois Metternich réussit, avec l'appui du Ministre des Affaires étrangères anglais, CASTLE-REAGH, à amener le tzar à se résigner à des conditions sur la base desquelles la paix aurait pu être conclue sans retard. Mais le tzar s'efforça de se tirer d'embarras d'abord en poussant rapidement en avant ses troupes, avec celles des Prussiens et cela à l'insu du prince SCHWARZENBERG, commandant en chef des armées alliées, puis en entravant sous toutes sortes de prétextes les pourparlers qui se poursuivaient à Châtillon. De son côté, Metternich travaillait à arrêter les opérations militaires, afin de gagner du temps jusqu'à la conclusion de ces pourparlers ; le fait que le commandant en chef était un général autrichien était tout à son avantage.

Le journal d'Esterházy montre avec quelle mauvaise humeur le quartier général autrichien suivait la marche du tzar, bien éloigné qu'il était de se réjouir de l'avance et des victoires des troupes russo-prussiennes. Il donne de nouveaux détails sur les efforts de Metternich pour hâter les pourparlers de paix et pour amener les Français, par tous les moyens, à souscrire aux conditions avant qu'il ne fût trop tard. L'un des chapitres les plus intéressants du journal d'Esterházy est le récit de sa mission à Châtillon. Vers la mi-février, Napoléon remporta une série de victoires sur les troupes russo-prussiennes — qui, cette fois encore, avaient poussé de l'avant sans attendre leurs alliés, — et enclin tout d'abord à accepter la paix qui lui était offerte, il ne voulut plus en

entendre parler. Metternich se vit donc contraint de consentir à une vigoureuse marche en avant et aussi à ce que, au cas où Napoléon s'obstinerait dans sa résistance, on l'abandonnât entièrement et que la question de la dynastie fût laissée à la décision de la nation française. Au commencement de mars, il envoya le prince Esterházy à Châtillon, auprès de CAULAINCOURT, duc de VICENCE, ministre des affaires étrangères de Napoléon, afin de convaincre celui-ci de la nécessité où il se trouvait de conclure la paix. De cette mémorable mission, nous n'avions guère connaissance que par les rapports de Caulaincourt. Le ministre des affaires étrangères de Napoléon reconnaissait depuis longtemps l'étendue du danger et mettait tout en œuvre pour amener l'empereur à conclure la paix. Il dépeint aussi en termes tragiques, devant Napoléon, l'importance de la mission dont est chargé Esterházy. C'est un sérieux, un ultime avertissement de la part d'une puissance bien disposée à son égard, mais un appel qui ne comporte pas de marchandage. Le journal d'Esterházy semble prouver que le duc de Vicence fit à son maître un rapport fidèle ; il nous montre aussi qu'en faisant cette démarche Metternich ne se proposait pas seulement de menacer Napoléon : il voulait aussi rechercher, par les soins d'Esterházy, les obstacles qui d'un côté ou de l'autre s'opposaient aux progrès des pourparlers. C'est pourquoi Esterházy observa attentivement ce qui se passait autour de lui à Châtillon et se procura des informations confidentielles sur l'attitude des délégués de la Russie, de l'Angleterre et de la Prusse et même du délégué autrichien. Car Metternich savait que parmi ces derniers bien peu désiraient sincèrement la paix, et probablement STADION, qui représentait l'Autriche, aussi peu que les autres ; aussi avait-il envoyé déjà à Châtillon un diplomate autrichien d'un rang subalterne, le chevalier FLORET, afin de se mettre directement en contact avec Caulaincourt derrière le dos de Stadion ; Floret se plaignit même à Esterházy du rôle délicat qui lui était imparti. Esterházy note aussi les plaintes de Caulaincourt, qui rencontrent chez lui une pleine compréhension et même une certaine sympathie. Il n'est pas vrai qu'Esterházy ait repoussé toute observation portant sur l'objet des pourparlers et ce fut même lui

qui, évidemment avec le consentement de Metternich, demanda à Caulaincourt de désigner, dans les conditions de la paix, les points dans lesquels il voyait les plus grands obstacles à un accord.

Dans l'esprit de Metternich, la mission d'Esterházy n'était pas une dernière démarche; après le départ de ce dernier, il écrivit plusieurs fois à Caulaincourt, à titre privé, pour le presser de rétablir l'entente entre l'Autriche et Napoléon. Mais les événements se précipitaient. Les Alliés réussirent à prendre de flanc Napoléon et à la fin de mars ils s'emparaient de Paris. La Cour impériale autrichienne, ne voulant pas participer à l'entrée triomphale des Alliés, se retira à Dijon. C'est de là qu'à la nouvelle de la déchéance de Napoléon, Metternich se hâta de se rendre à Paris, précédé de quelques heures par le prince Esterházy qu'il y avait envoyé. A Paris même, son premier soin fut de rassurer son souverain sur le sort de Marie-Louise. Celle-ci, assez mal informée au sujet de ces événements tragiques, résidait alors à Blois, qu'elle quitta ensuite pour Orléans.

Pendant que se décidait le sort de Napoléon, une lutte s'engageait autour d'elle; son époux et la famille de celui-ci voulait empêcher qu'elle ne subît l'influence autrichienne, tandis que l'empereur François désirait voir sa fille auprès de lui. De Paris, Metternich envoya Esterházy à Orléans, afin de soustraire Marie-Louise à son entourage, composé de fidèles de Napoléon. Le journal parle aussi de cette mission; la correspondance d'Esterházy avec sa famille nous apprend qu'il jugeait lui-même sa mission très délicate et le succès fort douteux. Une de ses notes laisse entendre que du côté autrichien on avait déjà tout mis en œuvre pour la conversion de Marie-Louise. Esterházy raconte en effet que M. DE SAINT-AIGNAN, attaché à la suite de cette princesse, s'était chargé de lui faire croire qu'il avait reçu de Napoléon des instructions secrètes, en vertu desquelles Marie-Louise cessa effectivement de résister; le jour même, ils réussirent à quitter Orléans, évitant ainsi les deux bataillons que Napoléon venait précisément d'y envoyer pour délivrer Marie-Louise. Ainsi donc Esterházy joua aussi un rôle dans le dernier chapitre du mariage de Marie-Louise, après

avoir été, quelques années auparavant, l'un de ceux qui avaient accompagné la nouvelle impératrice jusqu'à la frontière autrichienne, après la cérémonie de Vienne. Après cet épisode, son journal ne contient plus rien d'essentiel. Esterházy joua encore un rôle important au Congrès de Vienne, mais sur cette époque il ne nous est rien resté de son journal. Nommé ambassadeur à Londres après le Congrès, il resta en cette ville près de trente ans. Les événements de 1848 amenèrent un refroidissement entre Metternich et lui, mais dans la suite leurs relations redevinrent aussi intimes que par le passé et ne cessèrent qu'à la mort de Metternich. Ainsi que leur correspondance nous l'apprend, jusque dans l'extrême vieillesse ces deux hommes d'Etat considérèrent l'époque napoléonienne comme leur âge héroïque, dont le souvenir influença aussi leurs conceptions politiques et en détermina la direction¹.

(Université de Budapest).

ISTVÁN HAJNAL.

JOURNAL DU PRINCE PAUL ESTERHÁZY

SÉJOUR DE FRANCFORT

La victoire signalée de Leipzig mena nos armées sur le Rhin. La route jonchée de cadavres et de mourants, le nombre de prisonniers, de canons, d'armes, de caissons de munition, etc. prouvent assez la perte immense que l'ennemi doit avoir éprouvée dans sa retraite qui pouvait donner, à ce que des témoins oculaires assurent, une idée assez juste de celle de l'année 12 de Moscou. Je ne puis me permettre d'énoncer un jugement sur les opérations militaires de cette même retraite, je ne puis cependant point passer sous silence les différentes manières dont elle a

1. Le *Journal* du Prince Esterházy est écrit en français. Nous le publions en général tel quel, respectant même son orthographe capricieuse; nous n'avons corrigé le texte original que là où il fallait rendre lisible un mot estropié, ou restituer un mot ou une syllabe oubliés sous la plume.